

L'ELEMENT FEMININ AU DIX-SEPTIEME
SIECLE EN FRANCE

BY

DOROTHY FRANCES DALLAS

U.B.C. LIBRARY

CAT. NO. LE 3 A 1. M 25 A 2 D 2 E 5

ACC. NO. 54499

L'ÉLÉMENT FÉMININ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

EN FRANCE

by

DOROTHY FRANCES DALLAS.

A Thesis submitted for the Degree of

Master of Arts

in the Department

of

French.

The University of British Columbia.
April, 1925.

L'Élément Féminin au Dix-Septième Siècle.

"Lorsque dans une société, dans une littérature, l'élément féminin vient à dominer ou seulement à balancer l'élément masculin, il y a arrêt dans cette société et cette littérature et bientôt, décadence."

(Prudhon - De La Justice dans la Révolution. iv.2.)

Pour l'étudiant du dix-septième siècle en France, qui a été frappé par la contribution des femmes à la vie sociale et littéraire, la prétention de Prudhon est, pour ainsi dire, une déclaration de guerre. Voyons si l'élément féminin balance et le plus souvent domine l'élément masculin dans une époque désignée dans l'histoire comme Le Grand Siècle ou L'Age d'Or de la littérature française.

Pourquoi donne-t-on de tels noms à cette période? En grande partie à cause de l'influence bienfaisante des femmes - ce que nous voudrions faire voir dans cette petite esquisse.

Mais pour avoir une idée exacte d'une période, il faut jeter un coup d'oeil sur les années précédentes - ce qui nous fournit un fond pour notre petit tableau et nous aide à apprécier justement les innovations qui vont se voir.

Au seizième siècle nous nous trouvons au déclin du moyen âge et comme "à l'aube des temps modernes". La Renaissance se fait encore sentir car les auteurs se piquent de savoir plus ou moins le latin, leurs livres ont mille allusions classiques et suivant l'idée païenne ils insistent d'une

façon particulière sur ce qui touche l'individu. Cela se manifeste partout dans la liberté et la franchise de la langue et la hardiesse dans la pensée et les actions. On est las de la contrainte et la discipline et pour cette raison on s'isole dans son château pour faire la loi à ses domestiques et la guerre à ses voisins.

Nous remarquons qu'il n'y a pas d'ordre - chacun en appelle à la force pour revendiquer ses droits et triompher sur ses rivaux. On se bat dans les guerres civiles et religieuses et pendant la paix on se ruine en faisant des préparations pour de nouvelles insurrections. Les catholiques et les protestants dans leurs complots et leurs attaques sont d'accord en croyant qu'il faut détruire tous les hérétiques, jusqu'à ce que Henri IV. chef du parti protestant mais héritier légitime du trône se fait roi et réussit à concilier les deux sections en se déclarant catholique et en donnant aux "réformés" la liberté par l'Édit de Nantes.

Le roi voyait qu'il pouvait gagner plus de coeurs par le tact et la conciliation que par la force. En même temps une réaction contre les excès du siècle commençait à se faire sentir et l'unité politique est un fait accompli qui prépare la scène pour la paix et l'ordre. Cependant il ne faut pas croire que l'assimilation était complète.

Il y avait quelquefois de petites révoltes et même quand Henri IV. se trouva maître de la France en 1614, les habitants du

Languedoc lui dirent: "Sire, nous sommes vos sujets, mais avec nos privilèges." Mais comme a dit M. Hanotaux: "Les principaux traits de l'unité nationale sont fixés; le plis de la civilisation française est pris. Elle évolue décidément dans le sens de la civilisation." (1) Henri IV. tenait à se faire roi absolu de la France et il est intéressant de voir comment il s'y mettait.

Quant aux petites principautés, le roi leur promit sa protection si elles renonceraient à leurs titres d'indépendance. La noblesse appauvri par les guerres, quittèrent leurs châteaux de la campagne pour venir à Paris le grand centre du royaume, et jouir des privilèges et l'exemption des impôts. Henri pouvait compter également sur la loyauté du clergé en leur donnant des bénéfices ecclésiastiques, et celle de la bourgeoisie de robe à qui il vendit des privilèges héréditaires, des postes lucratifs dans l'armée et beaucoup de titres nobles.

Il reste à mentionner les non privilégiés - le peuple des villes et les paysans qui ne possédaient pas les cent mille livres qu'il fallait payer pour les grandes charges, mais qui voulaient un roi puissant. Ils restaient dans une ignorance effroyable et leur vie semblait se composer de travail et de misère.

Mais, malgré tous les abus, il paraît que tout le monde cherchait la protection royale. Écoutons parler un homme qui ne veut pas revoir les terreurs de l'insurrection:

(1) Hanotaux. G. La France en 1614. p. 133.

"Nous sommes d'avis par trop d'expériences et de dommages que le mauvais gouvernement d'un Etat, quelque dépravé qu'il puisse être, ne peut apporter tant de maux en un siècle qu'une guerre civile en un mois. Car, autant il y a de chefs en icelle et de capitaines, même de soldats, autant il y a de petits tyranneaux. Il est plus tolérable de vivre sous la tyrannie de plusieurs."(1)

Henri IV. était maître de la France et sa cour était le centre de la vie sociale où les nobles et les bourgeois riches ne perdaient pas de temps à apprendre les manières de parler et de s'amuser alors en vogue. Mais le roi et ses compagnons restaient toujours soldats et graduellement cette sorte de vie et de conversation ennuyait quelques femmes de la haute société qu'on pourrait appeler les fondatrices du mouvement qui nous intéresse.

.....

Examinons un peu en quoi ces femmes ont contribué à la vie sociale, en commençant par l'éducation, élément fort important dans la société.

La jeune fille, qui joue un rôle considérable aujourd'hui, n'avait pas de place véritable au dix-septième siècle, mais cela n'est pas étonnant quand on se rappelle la condition inférieure de la femme et le principe qui donnait aux pères l'autorité absolue sur leurs enfants.

(1) Avis sur l'Etat et les affaires de ce temps, d'après Hanotaux, La France en 1614. p. 471.

La tendresse paternelle et maternelle était une qualité remplacée généralement par l'orgueil et la vanité; surtout quand il s'agissait des qualités extérieures, car on ne faisait grand cas que de la beauté des enfants.

Les mères et les pères de ce siècle auraient de la difficulté à comprendre l'attitude des parents d'aujourd'hui qui se passent volontiers des objets de luxe ou même de nécessité pour donner à leurs enfants une éducation solide, car la coutume était de réléguer les enfants aux soins des domestiques ou des gouvernantes ignorantes, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de contribuer à la vie sociale par leur conversation. Écoutons ce que dit Fénelon sur l'instruction à la mode: "La plus grande faute" dit-il, "c'est de chiffoner son tablier, d'y mettre de l'encre --- La plus habile est celle qui sait quatre petits vers bien sots --- qu'elle fait dire en toute occasion et qu'on récite comme un petit perroquet. Tout le monde dit: La jolie enfant, - la jolie mignonne. La gouvernante est transportée de joie, et s'en tient là."⁽¹⁾ Il n'est pas étonnant que les jeunes filles soient restées ignorantes. Quelques unes ne savaient lire et beaucoup ne savaient épeler correctement les mots, tantôt se guidant par le son et le plus souvent en faisant des mots très curieux. Cependant, on trouve des personnes, généralement des précepteurs de la noblesse, qui s'intéres-

(1) Fénelon. Avis à une dame de qualité pour l'éducation de sa fille; d'après Rousselot. Hist. de l'Éducation des Femmes, I. p.291.

saient vraiment à l'éducation et devançaient de beaucoup leur époque.

Il est dommage que nous ne sachions pas davantage de Poullain de la Barre. C'était un homme remarquable qui nous a laissé des ouvrages intéressants touchant bien des aspects de l'éducation et de l'égalité des sexes - sujet bien nouveau à cette période. Il faut mentionner au moins ses oeuvres De L'Egalité des deux sexes, Discours physique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugés, et puis De l'excellence des hommes contre l'Egalité des sexes, avec une dissertation qui sert de réponse aux objections tirées de l'Ecriture Sainte contre le sentiment de l'Egalité.

Dans le premier l'auteur prétend qu'on a tort de dire que les femmes sont inférieures aux hommes et qu'on doit donner aux femmes une instruction solide. Le second, malgré son titre, n'est qu'une affirmation indirecte de l'Egalité des deux sexes.

Ce sont vraiment des ouvrages curieux qui, outre leur valeur pédagogique, sont d'un grand intérêt à cause de la ressemblance frappante de quelques passages aux idées de Rousseau. Ici, se trouvent le même dégoût de la vie frivole et légère et la même admiration pour l'indépendance absolue et la vie rustique.

La Barre avait des confrères comme Grenailles qui dit franche-

ment qu'un "beau visage qui couvre un grand défaut d'intelligence est un palais qu'on a bâti pour un grand Roy, et qui ne loge que des rats."⁽¹⁾ Il y avait aussi "le doux, l'aimable Fénelon", ce psychologue qui connaissait si bien l'esprit féminin en lui recommandant toujours le naturel, la douceur, l'intérêt dans le travail.

Dans son Traité de 1687, il semble être l'apôtre de la raison, la sensibilité et l'harmonie, en basant ses raisons sur la dignité de la jeune fille et de la femme.

Nous avouons volontiers que ces hommes ont été les précurseurs de l'éducation moderne en France, mais ils se rendirent compte eux-mêmes que les femmes ont naturellement le don d'instruire et que le pouvoir des mères sur leurs enfants est presque sans bornes. "A qui peut-on mieux attribuer l'instruction de l'honnête fille", dit Grenailles, qu'à l'industrie de l'honnête femme?"⁽²⁾

Le véritable rôle des femmes est celui d'éducatrice. Bien des noms du dix-septième siècle, comme Mme. de Lambert, Mme. Guizot, connues par leurs livres pour la jeunesse, comme Mme. de Sévigné, Mme. de Sablé, Mme. de Maintenon et Mlle. de Soudéry le prouvent.

Il est bien difficile de dire exactement ce qu'a

(1) Grenailles. L'Honnête Fille, préface, d'après Rousselot, l'Histoire de l'Education des Femmes, I. p. 262.

(2) id.

fait Mlle. de Scudéry dans l'éducation. En tout cas, l'instruction est un sujet souvent discuté dans le Grand Cyrus et l'auteur donne des conseils très sensés. Certes, elle ne suivait pas toutes ses doctrines dans la vie réelle, mais celles-ci valent la peine d'être examinées à cause de la grande vogue qu'elles avaient dans le beau monde de la capitale et aussi dans les provinces parmi les précieuses qui s'empressaient d'imiter les gens de qualité. A notre avis, c'est surtout à la campagne que ces discussions sur l'éducation auraient une bonne influence sur ceux qui ne connaissaient pas l'auteur et qui prenaient au sérieux tout ce que disait Mlle. de Scudéry dans leur zèle d'imiter la société de Paris.

On trouve que Mlle. de Scudéry appelle les personnes qui veulent que la femme reste ignorante "les ennemis déclarés du bon sens et de la beauté pour demeurer dans une erreur si grossière"⁽¹⁾ Puis elle ajoute que ce n'est pas logique d'interdire à la femme l'étude des lettres sans lui défendre en même temps de parler ou d'apprendre, "car si elle (la femme) doit écrire et parler, il faut qu'on lui permette toutes les choses qui peuvent lui éclairer l'esprit, lui former le jugement et lui apprendre à bien parler et à bien écrire."

Une chose curieuse qui étonnera peut-être ceux

(1) Mlle. de Scudéry, Le Grand Cyrus, d'après Rousselot, l'Histoire de l'Education des Femmes. I. p. 224.

qui ne connaissent guère Mlle. de Soudery, c'est qu'elle est très emphatique en voulant qu'une femme trouve le juste milieu entre les deux extrêmes de la préciosité et l'ignorance, qu'elle ne mérite pas le "terrible nom" de savante et qu'elle sache "cacher adroitement" ce qu'elle a appris.

L'auteur se plaît aussi à ridiculiser l'absurdité de Damophile, la fausse précieuse, qui "parle en style de livre --- et cherche même avec un soin étrange à faire connaître tout ce qu'elle sait ou tout ce qu'elle croit savoir, dès la première fois qu'on la voit; il y a aussi tant de choses fâcheuses, incommodes et désagréables en Damophile, qu'on peut assurer que comme il n'y a rien de plus aimable, ni de plus charmant qu'une femme qui s'est donnée la peine d'orner son esprit de mille agréables connaissances, quand elle en sait bien user, il n'y a rien aussi de si ridicule et de si ennuyeux qu'une femme sottement savante." (1)

Si la romancière n'enseigne pas dans le sens exacte du mot, ses "conversations" et ses portraits, comme modèles de goût auraient dû avoir une influence énorme sur l'esprit de ceux qui discutaient l'éducation dans les salons.

Passons maintenant à une des lectrices, la charmante Mme. de Sévigné, qui exprimait ses opinions sensées sur l'enseignement dans ses lettres à ses chers "pichons".

(1) Mlle. de Soudery, Le Grand Cyrus, d'après Rousselot, l'Histoire de l'Éducation des Femmes. I. p.230.

comme elle appelait les petits Grignan. Voici l'apôtre de l'harmonie, de la douceur, et de l'amour maternel, qui conseille à sa fille de raisonner avec ses enfants et de leur "parler raison", sans colère, sans les gronder, "car cela révolte". Oui, c'est là ce que la plupart des contemporains ne comprenaient pas.

L'affection de Mme. de Grignan avait besoin d'être stimulée, d'après les exhortations de la grand'mère, qui écrivait sur ce ton: "Aimez, aimez, Pauline; donnez-vous cet amusement - tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel." (1) Elle dit qu'avec la douceur, l'esprit et le désir de plaire on peut tout faire et elle conseille à sa fille de traiter son enfant "comme un cheval qui a la bouche délicate." (2)

La raison et le bon sens de la marquise se manifestent dans sa correspondance sur les romans, où elle ne désapprouve point certains qui plaisent à Pauline: "Il y a des exemples des bons effets et des mauvais effets de ces sortes de lectures", écrit-elle, "je les aimais, je n'ai pas trop mal couru ma carrière; tout est sain aux sains - - quand on a l'esprit bien fait, on n'est pas aisée à gâter. Mme. de La Fayette est encore un exemple." (3)

Tandis que l'aimable marquise s'occupait des petits

(1) Lettre de Mme. de Sévigné du 21 juillet, 1677.

(2) " " " " " " 3 juillet, 1677.

(3) " " " " " " 16 novembre, 1689.

Grignan il y avait un mouvement féministe qui se montrait dans l'établissement des congrégations enseignantes.

Les fondatrices de ces sociétés, généralement de grandes dames, se consacraient aux oeuvres charitables et surtout à l'éducation des jeunes filles pauvres.

En 1598 nous trouvons l'institut des Ursulines et les Soeurs de Notre Dame de L'Observance; puis, en 1600 les Augustines, en 1610 La Visitation fondée par Ste. Jeanne de Chantal, en 1630 La Providence et en 1635 Les Filles de la Charité. Mais ces femmes n'avaient pas grand succès dans leur oeuvre à cause de la distance qui séparait les couvents, la difficulté de la communication, la pauvreté, les dissensions locales et des abus qui existaient dans tant de couvents. Une autre raison assez forte était la misère qui se trouvait en France pendant de longues années sous la forme de pestes, famines, invasions et toute sorte de fléaux.

Quant aux couvents qui s'occupaient à l'éducation des jeunes filles riches, ils ne souffraient pas autant de ce malheur de l'époque.

Quelques mots suffiront sur l'abbaye de Port-Royal, réformée depuis 1609 par la mère Angélique et centre du mouvement janseniste. Ici se réunissaient des "converties" illustres comme Jacqueline Pascal qui insistaient sur une éducation raisonnable, le travail des mains, la sincérité absolue dans la religion, le respect des choses saintes et de la personne humaine dans l'enfant et l'économie chrétienne

pour enseigner comment il faut conduire les affaires de la maison.

On dirait que l'instruction est austère et la discipline sévère mais les élèves montraient un grand attachement et une reconnaissance touchante envers les religieuses, qui étaient souvent des femmes merveilleuses, dont l'enseignement offrait de l'inspiration aux élèves.

Mais il semble que "peu à peu, l'ancien esprit monastique prévalant sur l'esprit pédagogique, l'institution inclina à redevenir ce qu'elle avait été si longtemps, un couvent avec une école, au lieu d'être une école avec un couvent." (1)

D'un autre côté, les choses allaient de pire en pire, à cause du grand nombre de vocations équivoques, des jalousies dans les abbayes, des querelles, et la vie mondaine et quelquefois licencieuse qui existait dans certains monastères. Nous voyons aussi des religieuses qui, en déclarant que toutes les âmes étaient égales devant Dieu, préféraient les riches aux pauvres et leur accordaient des privilèges extraordinaires.

Mme. de Maintenon l'affirme très franchement dans sa correspondance, et c'est pourquoi elle a fondé avec l'assistance de Louis XIV. une école pour les jeunes filles sans fortune de la noblesse. Et voici une contribution véritable au développement de l'éducation en France.

(1) Rousselot, Histoire de l'Education des Femmes. I. p. 375.

La fondatrice avait l'habitude de visiter la Maison de Saint-Cyr plusieurs fois par semaine pour y faire des conférences aux élèves, qui avec leurs études classiques et philosophiques, le dessein et le maintien, apprenaient toutes les choses utiles à la tenue d'une maison.

Outre ces femmes dont nous avons parlé à l'égard de l'éducation, on pourrait nommer bien d'autres comme, par exemple, Mme. de Sablé qui dans son Education des Enfants insiste sur la réflexion et la connaissance d'eux-mêmes pour arriver à une vraie étude de l'histoire, mais ces noms suffiront pour donner une idée de la contribution des femmes à l'éducation.

Une chose importante, c'est que l'instruction meilleure que recevaient les jeunes filles, avait une influence marquée sur leur caractère sociale, ce qui peut se voir quand on considère la femme du moyen âge et même celle du dix-septième siècle, et qu'on la compare à sa soeur moderne.

Nous entendons bien des merveilles sur l'époque de la chevalerie, des tournois, des chevaliers qui allaient se laisser tuer, ou tout au moins blesser, pour leurs dames. C'est ainsi qu'on représente actuellement au cinéma les "bon vieux temps" et il faut avouer que cette idée conventionnelle nous plaît beaucoup. C'est très joli et nous aimons particulièrement ce "pittoresque" qui contraste tant avec la

vie telle que nous la connaissons. En effet, il nous semble être transportés pendant deux ou trois heures dans un monde tout à fait différent - ce qui est bien agréable.

La seule chose c'est lorsqu'on examine un peu l'esprit réel du seizième siècle, on trouve que Ronsard et les poètes de la Pléiade ne considéraient que des charmes extérieures. Leurs vers sont charmants mais quiconque les a lus même d'une façon superficielle ne laisse pas d'apercevoir de temps à autre que les qualités dont l'auteur est épris ne sont pas celles du cœur ou de l'esprit - ce qui montre qu'on n'estimait pas beaucoup la femme de cette époque. Mais grâce au mouvement qui a fait voir ses qualités intellectuelles et morales, on allait lui témoigner plus de respect. A partir de ce moment les hommes se sont rendus compte que bien des femmes qui n'étaient pas fort belles pouvaient être attrayantes par les dons et les talents de l'esprit et que ces qualités leur donnaient une personnalité complète, leur permettant de mener une vie à elles avec indépendance, d'avoir leurs propres idées et leurs propres inclinations qu'il fallait respecter.

Outre ces changements opérés dans la condition sociale de la femme qui lui donnaient une plus grande dignité, d'autres se laissent apercevoir dans la vie des hommes et surtout des écrivains. C'était un groupe généralement attaché à des grands en faisant parti de leurs cours.

L'honneur était certainement grand d'avoir une place comme celle-ci mais les écrivains n'avaient pas d'indépendance, et on ne peut s'empêcher de remarquer que, grâce aux réunions des salons, ils s'étaient dégagés peu à peu des liens personnels en choisissant leurs patrons, et leurs ouvrages devenaient de plus en plus ceux des auteurs eux-mêmes.

Il est difficile pour nous, au vingtième siècle, d'avoir une idée exacte de la condition sociale des écrivains dans l'avis des personnes comme Mlle. de Scudéry qui déclare d'un air emphatique que "dès qu'on se tire de la multitude par les lumières de son esprit, et qu'on acquiert de la réputation d'en avoir plus qu'aucun autre, et d'écrire assez bien en vers et en prose pour pouvoir faire des livres, on perd la moitié de sa noblesse, si on en a, et qu'on n'est point ce qu'est un autre de la même maison ou du même sang qui ne se mêlera pas d'écrire. En effet", ajoute-elle naïvement, "on vous traite tout autrement." (1)

Se consacrer à faire des livres serait "au-dessous de sa condition", comme nous dit Mascarille dans Les Précieuses Ridicules, mais on pouvait toujours écrire de jolis vers pour s'amuser si on le faisait avec beaucoup de discrétion et en cachant son propre nom. C'est comme il fallait se conduire quand l'auteur se piquait d'avoir "quelque naissance"

(1) Mlle. de Scudéry, Le Grand Cyrus, d'après Cousin, La Société Française du Dix-Septième Siècle. II. p. 152.

et si son rang dans la société est plus élevé à la fin du siècle, nous savons que l'influence des dames en est la plus grande cause.

Comme c'était un honneur de contribuer à l'amusement des salons par les vers et les portraits qu'on y faisait lire, ou par les conversations sur toute sorte de sujets, il est devenu la mode parmi le beau monde de développer l'esprit, de cultiver la délicatesse dans la pensée et l'expression - en un mot, de se vanter de ces qualités intellectuelles qui n'avaient pas existé chez les hommes depuis des années. Car à la guerre les soldats n'avaient ni l'occasion ni le désir de s'intéresser à la vie intellectuelle et nous en voyons les résultats dans leur grande ignorance et leur manque de politesse.

Mais le goût des choses littéraires se fait sentir graduellement chez les grands soldats, comme Montausier qui a pour amis intimes Chapelain et Conrart, et le Baron de la Baume dont la grande bravoure n'empêcha pas de s'intéresser à des choses que les hommes militaires du siècle précédent auraient méprisées absolument. On sait aussi que ce ne sont pas des cas isolés, car dans un petit tableau de l'Hôtel de Rambouillet, le salon par excellence et modèle des autres, Mlle. de Scudéry nous donne des renseignements intéressants, - "Il y a je ne sais quel esprit de politesse qui règne dans cette cour," écrit-elle, "qui la rend fort agréable, et qui fait qu'on y trouve un nombre incroyable d'hommes accomplis.

Et ce qui les rend tels est que les gens de qualité -- ne font pas profession d'être dans une ignorance grossière de toute sorte de science comme on en voit en quelques autres cours, où on s' imagine qu'un homme qui sait se servir d'une épée doit ignorer toutes les autres; au contraire, il n'y a presque pas un homme de condition à notre cour qui ne sache juger assez délicatement des beaux ouvrages."⁽¹⁾

Ce raffinement opéré dans l'esprit a eu ses effets sur les mœurs de la période qui ont profité de la bonne influence des "précieuses."

La lecture d'une grande quantité d'ouvrages sur le dix-septième siècle nous donne une fausse idée de l'époque en nous représentant les dames des salons livrées à discuter très gravement des sujets morales and philosophiques, et j'avoue que selon cette idée conventionnelle des réunions de l'Hotel de Rambouillet - je ne suis pas attristée de n'avoir pas eu l'occasion de les fréquenter.

La vérité, c'est que la marquise et les dames de sa société, ennuyées et un peu dégoutées des plaisirs grossiers de la cour, et voulant toujours quelque chose de nouveau, trouvaient du divertissement dans le cercle de Mme. de Rambouillet. Ici, on dansait, on assistait aux pièces, aux concerts, aux jeux de société, et si on touchait quelquefois aux choses moins frivoles, il faut nous rappeler que l'idée de s'amuser

(1) Mlle. de Scudéry. Le Grand Cyrus, d'après Cousin, La Société du Dix-Septième Siècle, I. p. 286.

en était toujours le but. L'hôtesse et ses amies ne dédaignaient pas de jouer même des tours qui nous semblent aujourd'hui de mauvais goût. Elle s'amuse des eccentricités de quelques membres mais c'est une femme dont la vertu irréprochable est louée par des personnes comme Tallemant des Reaux qui n'étaient pas trop bien disposées envers les membres de sa société. Nous possédons aussi le témoignage de Ménage, de Voiture et de Segrais, qui nous dit qu'elle "avait l'esprit droit et juste; c'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avait avant elle. Elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée."⁽¹⁾.

Mlle. de Montpensier qui n'était pas précieuse nous assure que la marquise était "révérée, adorée; c'était un modèle d'honnêteté, de savoir, de sagesse, de douceur."⁽²⁾

L'Hôtel de Rambouillet avait commencé comme centre de bon goût pour quelques personnes seulement qui s'ennuyaient des trivialités de la cour, mais petit à petit les habitués du Louvre, même ceux qui se moquaient de l'illustre hôtesse, prenaient le chemin de l'Hôtel d'abord peut-être pour suivre la mode et puis pour prendre une place intime aux réunions. Et voici un point qui n'est pas toujours mentionné - que la bienséance et les mœurs plus réglées devenaient la mode dans la société polie avant l'époque vers la fin du siècle où l'on se faisait dévot.

(1) Segrais - d'après Roederer. L'Histoire de la Société Polie. p. 47.

(2) Mlle. de Montpensier, La Princesse de Paplagonie, d'après Roederer. p. 47.

L'influence bienfaisante des femmes n'est pas bornée à la vie sociale - elle se montre très clairement dans la littérature et nous allons parler plus tard de ce qu'elles ont fait à l'égard du drame, la poésie, la langue, &c. Mais revenons aux mœurs et nous trouverons les vraies précieuses connues partout pour leur honnêteté, car on avait beaucoup d'estime pour les représentantes du mouvement, comme Mme. de Rambouillet, Mme. de La Fayette et la spirituelle Mme. de Sévigné.

Il faut dire quelque chose maintenant sur une femme qui a eu bien des ennemis et des critiques - je veux dire Mme. Scarron, devenue plus tard Mme. de Maintenon. Le caractère de cette femme nous offre une vraie énigme. Les uns disent qu'elle était la personnification de la vertu, les autres qu'elle était la plus grande hypocrite qu'on a jamais vue.

Il est difficile pour nous, trois siècles plus tard, de la juger, car nous ne savons pas combien des désapprobations étaient causées par la jalousie de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, Mme. de Maintenon n'avait pas une disposition engageante et elle nous semble assez prude et austère. Mais sa vie n'était pas heureuse et si une autre femme exerçait la même puissance qu'elle avait sur un roi comme Louis XIV. nous nous demandons s'il aurait été ramené à ses devoirs de mari.

À notre avis, il est difficile d'exagérer l'importance de
l'influence de

Mme. de Maintenon sur la conduite de Louis XIV. et ses critiques ne peuvent ignorer les grands changements opérés dans la vie du monarque et le fait qu'elle ramenait le roi à ses devoirs auprès de la reine.

Mme. de Sévigné qui se moque un peu des visites de Louis XIV. à Mme. de Maintenon ajoute: "Elle lui fait connaître un pays tout nouveau --- il en paraît charmé."⁽¹⁾ Naturellement la cour qui imitait le roi commençait à son tour d'explorer ce "pays tout nouveau" et se voyait suivie du beau monde.

Avant de terminer ces remarques sur l'influence des précieuses sur les mœurs de la France, il faut dire quelques mots sur l'amour platonique et l'influence italienne.

La galanterie du dix-septième siècle ne prenait pas son origine dans les salons des précieuses, comme nous disent quelques livres, mais dans les "tenzons" et les "joc-partits", les "courts d'amour" et les "questions" de Provence pendant le moyen-âge. Ces divertissements dans la vie sociale avaient un peu plus tard une vogue inouïe en Italie où ils ont développé sous la forme de dialogues, et d'énigmes sur l'amour platonique, l'amitié, la jalousie. Les noms d'auteurs qui traitent ces sujets, comme Bimbo, Boccaccio, Tasso, Barberino, Castigliano, Giovanni della Casa, Guazzo, montrent la grande vogue de ces discussions sur l'amour et l'amitié.

Nous savons que les français combattirent les italiens au quinzième siècle et qu'ils apportèrent en France le goût des

(1) Lettre de Mme. de Sévigné du 9 juin, 1679.

choses italiennes. Ajoutez à cela le fait que beaucoup des ouvrages étaient imités ou traduits en français et puis l'influence des Médici, des personnes de la haute société, comme Catherine de Vivonne, des auteurs comme Marguerite de Navarre, Antoine Hérivet, Jacques Yver, Étienne Pasquier, Sorel, Sarasin et enfin Mlle. de Scudéry et on ne s'étonne pas que pour être du beau monde, il fallait s'intéresser à la belle galanterie des "conversations."

Naturellement les femmes, douées par l'enthousiasme, l'imagination, la délicatesse des sentiments, brillaient dans l'art de la conversation et en devenaient les arbitres. Donc il est difficile d'exagérer l'influence sur les manières et les mœurs françaises du désir de plaire et le besoin de charmer qui, avec l'ordre, la clarté, la précision, font le plus grand attrait du style français.

Après avoir mentionné quelques aspects de la vie sociale en France, voyons ce que les femmes ont fait pour la littérature française et commençons par les lettres que les précieuses se plaisaient à appeler "la présence des absents."

L'expression convient parfaitement à ces communications charmantes et m'a fait penser que c'est toujours cette familiarité et cet abandon qui constituent l'attrait de celles que nous recevons.

C'est un genre qui devient de plus en plus rare à cause des inventions nombreuses de nos jours. En effet la vie était si différente au dix-septième siècle que nous

peuvons à peine nous la figurer. Pas de télégraphe, pas de radio, pas de téléphone, pas de poste comme nous l'avons aujourd'hui - enfin pas de journal quotidien avec toutes les nouvelles du monde.

Comme on sait que les femmes étaient les premières à contribuer à l'art de la conversation par les dons de l'imagination, de la sensibilité et de la spontanéité, il n'est pas difficile de comprendre leur attitude à l'égard des lettres et le plaisir qu'elles éprouvaient à s'exprimer agréablement et à raconter en détail tous les événements.

Il y a deux sortes de lettres - celles qui ont un but absolument littéraire et dans lesquelles l'auteur se souvient qu'il faut travailler soigneusement à la perfection de ses lettres qui seront publiées et d'autres encore qu'on n'écrit que pour ses amis intimes et où l'on s'exprime exactement comme on parle.

Celles de la première catégorie sont représentées particulièrement par Chapelain, Balzac et Voiture qui en ont créé le type au dix-septième siècle. Les lettres de Balzac, par exemple, nous semblent graves et travaillées, mais ses pages soignées plaisaient à ses contemporains du beau monde et ont eu une influence bienfaisante sur le style français à une époque où l'on commençait seulement à s'y occuper sérieusement.

Godeau, Conrart et Voiture sont aussi parmi les rangs d'épistoliers qui avaient une vogue, mais leurs lettres ne

nous intéressent maintenant que comme modèles de la lettre travaillée ou sources d'information historique.

Ce n'est pas que ces hommes n'écrivent jamais dans le ton familier et badin - mais ils ont tous, et Voiture surtout, cette tendance à la prétention et à l'éloquence qui donne l'impression d'une étude assidue.

D'un autre côté, il semble que les femmes soient supérieures aux hommes dans ce qu'on entend généralement par des lettres. Nous savons au moins qu'elles écrivent pour le plaisir d'écrire, qu'elles possèdent d'une manière particulière l'imagination, l'enthousiasme, la gaieté, la vivacité, la délicatesse de la pensée, enfin toutes les qualités essentielles de la causerie.

Ajoutez à cela le souci de bien dire, aspect d'une préciosité légère, qui se cache agréablement dans les lettres des femmes qui se piquent même de leur simplicité.

Celui qui n'a lu que quelques lettres de Mme. de La Fayette voit que malgré sa raison, elle aime à jouer avec de jolies tournures et Mme. de Sévigné avec tout son abandon de sentiments ne dédaigne pas à faire étalage de son talent de traiter gentiment des choses de la vie de tous les jours ou à faire d'une bagatelle une anecdote charmante et pleine d'intérêt pour nous, trois siècles plus tard.

Une des causes de la popularité de l'aimable marquise se trouve dans les qualités humaines de ses pages où elle ne laisse pas de montrer ses petites jalousies, son

ironie malicieuse à rire tout bas et son exagération des circonstances qu'elle est en train de dépeindre.

La Bruyère nous parle de ces caractéristiques dans son chapitre, Des Ouvrages de l'Esprit où il prétend que les femmes sont supérieures aux hommes dans le domaine des lettres: "Ce sexe va plus loin que le nôtre dans le genre d'écrire," dit-il, "elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche." (1) Puis nous trouvons dans le même passage: "Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit." Mais remarquons que "mieux écrit" ne dit pas toujours "agréable" dont nous voyons les preuves en lisant les lettres moins fréquentes mais plus correctes de Mme. de Maintenon, qui offrent un contraste frappant à celles de la marquise de Sévigné. La première écrit bien des lettres mais à l'exception de très peu, elles sont comme l'auteur - retenues, exactes, concises - "dévotes", pour ainsi dire, dominées par la raison, la caution et l'esprit positif de l'écrivain. Il faut nous rappeler que Mme. de Maintenon est moraliste. Elle se met naturellement à sermoniser et par conséquent ses lettres brièves et pleines de raison ont un caractère lourd

(1) La Bruyère. Les Caractères, d'après De Broc.
Les Femmes Auteurs. p. 22.

et ennuyeux. Peut-être sa correspondance aurait-elle plus de légèreté si la veuve de Scarron avait mené une vie plus gaie. Elle était certainement une exception à la règle générale et nous regrettons de ne pas pouvoir citer des lettres d'autres femmes de la haute société comme Mme. de Rambouillet et ses filles, Mme. de La Fayette, Mme. de Sablé pour montrer que le goût épistolier était ranimé en France par les femmes.

En tout cas, que les lettres soient charmantes ou ennuyeuses, elles ont une valeur historique qu'on ne peut nier. Qui ne prend plaisir à lire les pensées de ceux qui ont vécu à une autre époque? N'est ce pas connaître mieux et avec plus d'intérêt une période que de s'appuyer seulement sur les livres d'histoire? Ces lettres que les étudiants de l'histoire sociale cherchent si avidement font penser à la grande valeur des mémoires et comme nous sommes très redevables aux femmes pour leurs causeries écrites qui fournissent de petits détails et des points de vue curieux. Elles n'excellent pas à écrire l'histoire d'après un plan conventionnel et méthodique, mais elles ont le goût et le loisir d'écrire agréablement leurs observations fines.

Au sujet de la cour de Louis XIV. combien de récits intimes nous aident à connaître à fond la vie à Versailles!

Parmi les femmes, il y a celles de Mme. de Motteville, grande amie d'Anne d'Autriche, qui donne ses souvenirs personnels de la reine et raconte des histoires qu'elle a entendu de la bouche de sa maîtresse ou des vieux hommes de la cour. Puis Mme. de Caylus, la nièce de Mme. de Maintenon nous parle dans ses Souvenirs d'un ton familier sur le règne du Grand Monarque. Il y a aussi Mme. de La Fayette qui, dans ses Mémoires sur la Cour de France et sa Vie d'Henriette d'Angleterre, nous dépeint d'un style mesuré et pleine d'ironie les personnages les plus importants à la cour. Des princesses comme La Grande Mademoiselle s'occupaient à des mémoires aussi bien que les femmes de condition ordinaire comme Mme. de Staal de Launay - mais toutes, soit qu'elles appartiennent à la plus haute société ou à la bourgeoisie instruite, montrent les mêmes qualités féminines sans prétention et sans ambition et c'est pourquoi les historiens et les hommes de lettres les consultent de plus en plus pour avoir une connaissance intime de l'époque.

Quittons maintenant les mémoires pour un autre genre où l'imagination a une place plus importante. Il semble que les femmes soient entraînées naturellement vers le roman comme lectrices et comme auteurs.

En parlant des lettres nous avons remarqué que la concision n'était pas un trait saillant des femmes en général - alors il est facile de comprendre pourquoi elles trouvent le roman à leur goût. Ici elles peuvent se

livrer à s'imaginer les événements. La contrainte qu'impose la poésie n'existe pas et l'imprévu leur plaît beaucoup, aussi bien que l'analyse des différentes nuances dans l'amour. Dans cette courte esquisse de l'influence des femmes, il faut nous borner aux deux romancières les plus connues de notre époque - c'est-à-dire Mlle. de Scudéry et Mme. de La Fayette.

Quand on mentionne le roman du dix-septième siècle, beaucoup de personnes pensent immédiatement aux ouvrages de dix volumes des Scudéry, mais nous allons tâcher de faire voir la raison que La Princesse de Clèves ne cesse pas de nos jours d'être éditée et traduite. Les romans interminables pleins d'intrigues romancées, d'amours idéalisés, étaient déjà en vogue quand Mlle. de Scudéry sous le nom de son frère commençait à écrire et à suivre le plan conventionnel dans ses ouvrages - Le Grand Cyrus et La Clélie. L'Astree de d'Urfe, publié en 1610, est un bon exemple des romans de ce genre, et il contient les aventures de l'auteur idéalisées. Ce livre avait un succès énorme. Mlle. de Scudéry travaillait justement à ce type d'histoire, mais elle l'a changé beaucoup en introduisant un grand nombre de conversations charmantes dans lesquelles elle brillait et voyait briller les autres. Ces causeries et les portraits constituent la meilleure partie de ses romans.

L'action proprement dite, y est extrêmement compliquée avec toute sorte d'histoires sans rapport l'une à l'autre et sans aucun intérêt. C'est Tallemant des Réaux qui a bien dit: "Il ne faut chercher dans le Cyrus que le caractère des personnes, leurs actions n'y sont pas."⁽¹⁾ Nous avons déjà fait quelques remarques sur l'art de la conversation - il reste à dire que les causeries qu'on rencontre si souvent dans les romans de Mlle. de Scudéry sont fort semblables à celles dans la vie réelle, si quelques unes n'en étaient pas de vraies reproductions. En tout cas elles sont très curieuses à lire and nous donnent une bonne idée des conversations précieuses de l'époque.

Les portraits, dont nous allons parler un peu plus loin, sont l'autre élément du charme. Ils sont bien intéressants comme littérature, car Mlle. de Scudéry se montre psychologue dans l'analyse et le développement des sentiments, et aussi à cause de leur haute valeur historique, malgré le fait que la belle romancière donne des descriptions trop flattées de ses amis et semble s'abandonner fréquemment à son imagination active. C'est là précisément son plus grand défaut - elle trouve impossible d'observer aucune règle d'ordre. L'excès de préciosité commence à ennuyer le lecteur qui se demande en même temps si toutes les dames possédaient cette "merveilleuse beauté" et ce "tour d'esprit admirable"

(1) Tallemant des Réaux d'après Cousin I. p.17.
La Société du Dix-Septième Siècle.

que Mlle. de Scudéry ne se lasse pas de décrire. Mais ses ouvrages seront lus toujours à cause des renseignements curieux fournis sur une société extrêmement précieuse. Ses longs volumes nous avertissent aussi du grand rôle que les intrigues galantes et amoureuses allaient jouer dans le roman français, car soit qu'on traite les passions de l'amour en Carte de Tendre ou d'une façon plus ordinaire, ce sont les mêmes sujets qui ont intéressé les lecteurs de romans en France.

On voit l'amour traité autrement par une femme plus raisonnable - nous voulons dire Mme. de La Fayette. Celle-ci n'ignorait pas ses limitations et finalement c'était à cause d'elles qu'elle a pu donner un modèle du type classique. Elle savait qu'elle ne pouvait jamais écrire de romans de dix volumes. Ses talents et ses goûts l'entraînèrent vers des choses plus concises et c'est pourquoi elle se mit à préparer petit à petit son chef d'oeuvre.

La Comtesse de Tende, La Princesse de Montpensier et Zaïde n'étaient que des débuts qui aidèrent l'auteur de perfectionner son idée d'un roman fondé sur un aveu. Certes, ce n'était pas un sujet tout à fait nouveau et Mme. de La Fayette n'est pas la créatrice du roman psychologique, car il y en avait un au seizième siècle par Hélisenne de Crenne appelé Les Angoisses douloureuses qui procèdent de l'amour.

Elle n'était pas non plus le seul écrivain à l'époque de publier un roman connu pour sa brièveté. Mais

la chose importante c'est qu'on peut dire que Mme. de La Fayette donna une nouvelle place à la psychologie en basant sur un seul incident tout le charme et l'excellence de son roman. L'aveu est certainement l'idée principale du livre et c'est avec cette pensée que l'auteur prépare si soigneusement la scène et qu'elle ne mentionne pas le nom de Dieu. L'Héroïne ne peut se fier même à sa mère au temps de l'aveu et comme les caractères de Corneille, elle est forcée à lutter seule contre son inclination. Impossible ici de traiter en détail l'oeuvre de Mme. de La Fayette, mais nous allons faire mention de quelques qualités de la romancière qui nous ont frappés par leur nouveauté.

Dans La Princesse de Clèves, les héros ne sont pas des rois puissants ou de grands guerriers - mais au contraire, les personnages principaux sont des membres de la société polie et les incidents sont tirés de la vie ordinaire du beau monde. Les personnages semblent plus réels, parcequ'ils agissent avec un "naturel" merveilleux qui donne encore des preuves de la fine psychologie de l'auteur. Celle-ci sait employer mieux par exemple les silences qu'aucun écrivain de l'époque, - "Ils demeurèrent" dit-elle en parlant de M. et Mme. de Clèves, "quelque temps sans se rien dire, et se séparèrent sans avoir la force de se parler."⁽¹⁾ Un autre trait bien moderne se voit quand l'auteur

dit que

(1) Mme. de La Fayette. La Princesse de Clèves. p. 154.

Mme. de Chartres pria sa fille "non pas comme sa mère mais comme son amie de lui faire confidence" &c. (1) La nature est décrite dans une ou deux passages, ce qu'on ne pourrait dire de la plupart des livres de l'époque et si Mme. de La Fayette n'en parle pas souvent c'est parce qu'elle est plus intéressée dans les caractères des personnes et l'analyse de leurs actions.

Quant au vocabulaire, c'est très limité et on ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté d'une femme qui sait résumer en peu de mots toute une situation. Citons une phrase qui donne un tableau de la cour de Louis XIV.:

"L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour et occupaient également les hommes et les femmes." (2) Elle continue dans ce passage de décrire la vie à la cour, mais la situation générale est donnée dans les premières lignes. On admire aussi ce style réservé, sans aucune affectation, qui nous fait dire qu'une dame n'est pas "haïe" et que le maréchal de Saint-André avait "une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles." (3) Donner d'autres détails serait écrire tout à fait en bourgeois.

Le livre marque une vraie étape dans l'évolution du roman français par l'analyse fine et approfondie des

(1) Mme. de La Fayette. La Princesse de Cleves. p.21.
 (2) " " " " " " " " p.19.
 (3) " " " " " " " " p.10.

sentiments en général, et en particulier de la fierté et la jalousie dans l'amour, et enfin par le "naturel" que l'auteur introduit dans sa petite histoire.

La popularité de la Princesse de Cleves s'est montrée du vivant de Mme. de La Fayette jusqu'à nos jours par le nombre d'éditions et traductions qui apparaissent. Mais il faut quitter malgré nous la charmante romancière pour examiner un peu les portraits.

Ce sont des esquisses qui ressemblent aux "pen-portraits" des anglais, mais les français du dix-septième siècle qui en étaient fous, ont donné au genre des traits essentiellement français et une vogue inouïe.

Nous savons que l'aristocratie qui avait du loisir, s'amusait à faire des portraits. Les galants en composaient pour les dames et celles-ci les faisaient aux petits jeux où l'on demandait quelquefois des portraits comme gages. Dire qu'ils circulaient dans les salons est une preuve que les dames s'y mêlaient et se plaisaient à les encourager. C'était un passe-temps qui amusait toujours la société des salons et les femmes en particulier, qui aimaient à décrire leurs amis, à faire passer ces descriptions à d'autres membres de leurs salons et de se peindre elles-mêmes en prenant des noms fictifs.

Voici quelques auteurs qui nous ont laissé des portraits: Mlle. de Scudéry, Mlle. de Montpensier, Mme. de La Fayette, La Comtesse de Brégy, la Comtesse de Fresque,

la Comtesse de Maure, la Duchesse de la Trémoille et l'abbesse de Fontevrault. Ajoutez à celles-ci d'autres femmes dont nous ne possédons pas les essais et un plus grand nombre qui ont dû certainement avoir une influence sur le genre par les critiques et l'encouragement qu'elles offraient avant la publication des esquisses.

La Duchesse de Montpensier est bien connue dans la littérature pour ses Divers Portraits et sa Princesse de Paphlagonie qui, malgré son titre de roman, renferme des portraits de différentes sortes. A ses réunions au Luxembourg on commença la composition de ces petites esquisses comme passe-temps, mais peu à peu elles devinrent des modèles littéraires et en 1659 Segrais les publia sous le nom de "Divers Portraits". Le succès était instantané. Plusieurs éditions se suivant en peu de temps, la collection servit d'appui au nouveau genre et le mit plus en vogue. La Princesse de Paphlagonie, imprimée aussi dans la même année, a quelques éléments du roman allégorique, des mémoires et des portraits. Son sujet est les intrigues et les mœurs de la cour de Mlle. de Montpensier et le petit livre nous donne des détails curieux sur Mme. de Sablé et son amie la Comtesse de Maure, racontés dans un style souvent burlesque.

Mais la femme qui a fait la plus grande quantité de portraits est Mlle. de Scudéry et il serait peut-être intéressant de voir ce qu'elle apporta à cette nouvelle forme

littéraire. Certes, nous en trouvons partout dans ses longues histoires et c'est souvent la raison pour laquelle le lecteur, ennuyé des récits qui n'ont pas d'intérêt, et sur le point de quitter le livre, continue à le parcourir. Nous pourrions facilement nous imaginer le plaisir qu'éprouvaient les modèles à se reconnaître eux-mêmes et à deviner leurs amis sous des noms fictifs. Il est certain aussi que les bourgeois de la capitale et les "pecques provinciales" achetaient avidement les romans de Mlle. de Scudéry pour avoir une connaissance intime des mœurs et des coutumes du beau monde.

Mais l'étudiant qui consulte ces portraits dans le but de connaître les modèles doit prendre garde de ne pas croire aux sens littérale lorsqu'il s'agit des descriptions très flatteuses.

On remarque que M. Cousin dit que les portraits dans le Cyrus sont "un peu embellis". Après la lecture de quelques-uns, on serait tenté de dire qu'ils sont "extrêmement embellis" selon la façon dont la romancière glisse sur les défauts ou n'en fait pas mention. Cela diminue la valeur historique des romans, mais quant à l'aspect littéraire, on risquerait manquer de politesse et de bon goût si on était trop réaliste.

Il est amusant de voir comment Mlle. de Scudéry déguise sa laideur en disant qu'elle est "de taille médiocre, mais si noble et si bien faite qu'on ne peut y rien désirer", alors tout un passage sur ses yeux vifs et attrayants et puis

nous trouvons qu'elle a "le visage ovale, la bouche petite et incarnate et les mains si admirables que ce sont en effet des mains à prendre des coeurs." (1)

Elle ne se traita pas trop sévèrement pour une femme à laquelle la beauté manquait!

On ne peut nier que l'exagération soit un défaut, mais défaut très naturel après tout, car bien des personnes en se peignant, aimeraient se faire plus belles que dans la vie réelle, et malgré les fautes de ce genre, les portraits de Mlle. de Scudéry sont d'une grande valeur pour l'étudiant de la vie sociale au dix-septième siècle en France. Ils méritent particulièrement son attention depuis la découverte de la clef - guide auquel on ne doit se fier entièrement mais qui a été d'une assistance énorme à placer les personnages dans la société de France.

Les portraits dans le Cyrus sont beaucoup mieux que ceux dans la Clélie où la scène est à Rome et où des hommes comme Brutus et Tullie sont forcés à agir en français de l'âge de Louis XIV.

Mais examinons un peu la méthode employée par Mlle. de Scudéry. C'est presque toujours la même - elle considère premièrement les qualités physiques, puis les qualités intellectuelles et finalement les qualités morales.

Voici le portrait en abrégé de Mlle. de Vandy, sous le nom

(1) Mlle. de Scudéry, Le Grand Cyrus, d'après Cousin, La Société du Dix-Septième Siècle, II. p. 125.

de Télagène: "Elle était de taille médiocre, mais bien faite; elle avait les yeux grands et bleus --- elle avait le teint uni et vif, le visage en oval et les cheveux d'un châtain si clair et si beau qu'on eut pu les dire blonds." Ensuite allusion aux qualités intellectuelles: "Elle n'avait pas seulement beaucoup de beauté, beaucoup de douceur et beaucoup d'esprit, elle avait encore la mémoire rempli de tout ce qu'on avait écrit d'agréable dans toute la Grèce; et depuis Hésiode jusqu'à Sapho -- rien n'avait échappé à sa curiosité de tout ce que les Muses avaient produit d'excellent." Puis on loue sa grande lecture, sa facilité de bien écrire, sa douce conversation et on finit l'esquisse en ajoutant: "mais ce qui était encore fort estimable en Télagène c'est qu'elle avait l'âme infiniment tendre à l'amitié, et toutes les inclinations si nobles et si portées à la véritable vertu, qu'elle était incapable de faire jamais rien qui l'en pût tant soit peu éloigner."⁽¹⁾

En parcourant l'ouvrage, le lecteur remarque que quelques portraits sont beaucoup plus vagues que les autres. On trouve, par exemple, que la belle dame dont il s'agit est "d'une beauté éclatante" - "elle a les cheveux blonds", les yeux bleus et son teint est "d'une blancheur merveilleuse" ce qui ne nous donne pas une idée très claire de sa personne. L'explication de ces descriptions vagues se trouve dans le fait que l'auteur est en train de décrire des êtres imagin-

(1) Mlle. de Scudéry, Le Grand Cyrus, d'après Cousin.
La Société du Dix-Septième Siècle, I. p. 209.

aires qui existent seulement pour exprimer des idées.

Quant au style des portraits de Mlle. de Soudéry, c'est un très bon exemple du style raffiné et extrêmement précieux de la dernière partie du siècle et même celui qui se moque de l'affectation est forcé à admirer l'artiste qui sait peindre si délicatement une multitude de nuances que la grande majorité des personnes ne remarqueraient pas ou ne pourraient distinguer que lourdement. On est frappé aussi par la diversité des portraits qui nous décrivent non seulement les grandes dames, les honnêtes hommes, les poètes, les abbés, les religieuses, mais plusieurs bourgeoises de province dont Mlle. de Soudéry avait fait la connaissance dans ses voyages avec son frère.

Mais, outre la valeur propre de ces petites esquisses de Mlle. de Soudéry et ses amis, on doit se rappeler qu'elles servaient de modèles et donnaient de l'inspiration aux plus grands écrivains comme Saint Simon et La Bruyère qui ont apporté au genre des éléments nouveaux et l'ont perfectionné jusqu'à ce que les portraits reçussent leur forme généralisée sous le nom des "Caractères" de La Bruyère.

Les moralistes et les auteurs de romans n'étaient pas les seuls à faire des portraits. Boileau dans sa satire affirme qu'on peut en trouver dans les sermons des prédicateurs.

"Nouveau prédicateur, aujourd'hui, je l'avoue,
 Écolier ou plutôt singe de Bourdaloue.
 Je me plais à remplir mes sermons de portraits."

Ces esquisses des hommes de l'époque se montrent fréquemment dans la prédication. Bourdaloue surtout avait du talent pour cela et Mme. de Sévigné en parle dans une allusion à la conversion de Treville: "L'autre jour il (Bourdaloue) fit trois points de la retraite de Treville; il n'y manquait que le nom; mais il n'en était pas besoin."⁽¹⁾

On n'avait pas de la difficulté à reconnaître les personnalités en chaire, particulièrement quand les prédicateurs avaient l'habitude de fermer les yeux pour parler très franchement et ne pas voir les froncements de sourcils de ceux qu'ils peignaient.

L'éloquence de la chaire avait, au dix-septième siècle une vogue pour le beau monde dont l'idée du salut des âmes n'était pas toujours la cause. En effet, les sermons devenaient des chefs-d'œuvre de littérature et c'est grâce, en grande partie, à l'influence des femmes que la forme de la prédication fut portée à un si haut degré de perfection.

Celles-ci étaient certainement capables de juger de ces fines descriptions, ces pensées délicates et émouvantes, et elles s'y mettaient à juger tous les sermons qu'elles allaient entendre - soit à Notre Dame, à Saint-Sulpice ou dans n'importe petite église de campagne - partout où elles se

(1) Lettre de Mme. de Sévigné du jour de Noël, 1671.

trouvaient le dimanche et les grandes fêtes. Les femmes avaient l'esprit critique et railleur et ne se faisaient pas de scrupules de ridiculiser les sermons médiocres - mais d'un autre côté si elles les trouvaient bons - il n'y a pas de limite aux louanges.

Voici comment parle Mme. de Sévigné, qui ne peut trouver pour le moment des mots pour exprimer ce qu'elle pense d'un sermon - "Le Père Bourdaloue prêche: bon Dieu! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite."⁽¹⁾ Pour elle c'était le Grand Pan - le prédicateur qui lui plaît le plus. Même avant la fin du siècle, où le beau monde, en se faisant dévôt, allait entendre les sermons, on y assistait pour éprouver un plaisir mélangé basé sur l'artistique et l'esthétique, l'émotion et le grand souci de la forme dans les expressions. Laissons parler l'aimable Mme. de Sévigné, digne représentante des femmes qui ont dû avoir une influence indirecte mais puissante sur l'éloquence de la chaire. Au sujet de l'oraison funèbre de Mme. de Longueville, elle écrit: "M. d'Autun (son ami, le père Gabriel de Roquette) fit aux Carmélites l'oraison funèbre de Mme. de Longueville morte à Port Royale, avec toute la capacité, toute la grâce et toute l'habileté dont un homme puisse être capable --- C'était un prélat de conséquence, prêchant avec dignité, et parcourant toute la vie de cette princesse avec une adresse

(1) Lettre de Mme. de Sévigné du 11 mars, 1671.

incroyable, passant tous les endroits délicats, disant et ne pas disant tout ce qu'il fallait dire ou taire."⁽¹⁾

Quant à l'émotion, nous en trouvons bien des références dans sa correspondance. A propos de l'oraison funèbre de M. de Turenne par Mascaron, elle dit, par exemple: "Il y a des endroits qui doivent avoir fait pleurer tous les assistants."⁽²⁾

Une autre fois le Maréchal de Grammont a été si "transporté" de la beauté d'un sermon qu'il s'écria tout à coup: "Mordieu! il a raison!" et l'épistolière ajoute, concernant les prédicateurs de campagne qu'entendent les Grignans; "Je ne crois pas de la façon dont vous me dépeignez vos prédicateurs que si vous les interrompez, ce soit pour les admirations."⁽³⁾ Elle plaint sa fille qui n'a pas l'occasion à entendre Bourdaloue et Mascaron et elle dit ironiquement: "Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'entend jamais bien parler? Il vous faut des grâces plus particulières qu'aux autres."⁽⁴⁾

Nous abusons des citations, mais nous voulons encore en donner une où l'auteur sent qu'elle n'a pas profité de la matière d'un sermon: "Si nous n'avons pas bien fait nos Pâques, ce n'est vraiment pas la faute du Père Bourdaloue --- jamais son zèle n'a éclaté d'une manière plus triomphante; j'en suis charmée, j'en suis enlevée et cependant je sens que

(1) Lettre de Mme. de Sévigné du 12 avril, 1680.
 (2) " " " " " du 27 décembre, 1675.
 (3) " " " " " du 1 avril, 1671.
 (4) Même lettre.

mon coeur n'en est plus échauffé et que toutes les lumières dont il a éclairé mon esprit ne sont point capables d'opérer mon salut. Tant pis pour moi! Cet état me fait beaucoup de frayeur." (1)

Il faut nommer seulement d'autres grands prédicateurs comme Mascaron, Bossuet, dont les oraisons funèbres sont des chefs-d'oeuvre d'éloquence et de rhétorique, l'abbé Anselme, le père Soanen, le père Gaillard, le père la Rue, le père Archange et Fléchier.

Ce dernier montrait plus de préciosité que les autres et on a dit que c'était une preuve de l'influence de l'hôtel de Rembouillet, mais comment cela se fait-il, puisque Fléchier n'avait fréquenté l'hôtel que vers la fin du siècle quand la Marquise était vieille et souffrante? Les manières et les expressions précieuses qui se montrent si fréquemment dans l'oeuvre de Fléchier étaient apprises dans la jeunesse du prédicateur quand il assistait aux cours d'un homme ridicule qui s'appelait Le Sieur de Riche-Source. Celui-ci était un charlatan qui s'intéressant surtout à la bourse de ses élèves, tenait son "Académie des Orateurs" (il ne voulait pas le nom d'école) pour instruire les jeunes gens dans toutes les finesses de la prédication. Riche-Source nous fait penser aux "Correspondence Schools" de nos jours qui promettent de nous enseigner tant de choses en si peu de temps. Il avait aussi "une méthode courte et facile" pour

(1) Lettre de Mme. de Sévigné du 20 avril, 1683.

enseigner la logique, la métaphysique, la physique et la morale à ceux qui étaient assez bêtes "de venir le voir et de le consulter avec assiduité." (1)

Nous savons aussi que Flechier était grand ami de Conrart et des habitués des réunions de Mlle. de Scudéry, qui explique son goût pour les petites affectations, mais la chose curieuse, c'est qu'en dépit de ces influences il est resté un des plus grands orateurs du siècle. Passons maintenant de la chaire au domaine de la philosophie pour voir si les femmes s'intéressaient en quelque façon à ce sujet.

Dans une société ou parmi beaucoup de choses frivoles on touchait de temps à autre aux idées philosophiques et morales, il n'est pas étonnant de trouver des femmes critiquant ce genre de la littérature. On en voit qui se mêlaient elles-mêmes d'écrire des Maximes et un plus grand nombre qui ont exercé une influence indirecte mais très réelle par l'encouragement des auteurs et par la critique désintéressée des ouvrages. C'est à Port-Royal qu'on trouve un petit groupe de personnes fréquentant le salon de Mme. de Sablé et changeant toute l'histoire des Maximes.

Il y a toujours eu des hommes comme Montaigne qui nous ont donné leurs réflexions sur la vie, mais grâce aux femmes les Maximes ont pris une importance nouvelle dans la littérature française et une vogue remarquable dans la société. Prenons le cas de La Rochefoucauld. Est-ce qu'il

(1) Riche-Source, extrait des Discours Académiques, d'après Fabre. La Jeunesse de Fléchier, I. p.30.

serait aussi satisfait de ses "sentences" si elles n'avaient pas passé sous les yeux critiques des femmes? On sait l'influence qu'a dû avoir sur lui Mme. de La Fayette et on lit qu'on se réunissait souvent chez Mme. de Sablé dans son appartement à Port-Royal. Ici elle invitait ses amis du beau monde, ou s'ensevelissait quand elle voulait dans la solitude pour faire ses dévotions jansénistes en donnant des ordres de ne pas laisser entrer même ses amis intimes. Mais la janséniste, bien qu'elle fût bien dévote, ne pouvait pas s'empêcher de se souvenir des jours ensoleillés de sa jeunesse et elle trouvait du plaisir à voir ses anciens amis se réunir chez elle pour s'amuser et donner leurs opinions sur mille aspects de la vie d'après leurs expériences à eux.

L'hôtesse avait du talent pour le genre des Pensées - son esprit raisonnable et poli l'aidera à penser clairement et exactement et puis de donner à ses idées une forme précise. Outre ses Maximes, Mme. de Sablé nous a laissé "L'éducation des Enfants" et "De l'Amitié". Le dernier ouvrage est une vraie série de réflexions et de pensées dans lesquelles elle défend l'amitié contre son ami La Rochefoucauld qui prétend que l'intérêt est toujours la base de l'amitié.

Pour prouver que les Maximes de La Rochefoucauld étaient composées sous les yeux, pour ainsi dire, de Mme. de Sablé et ses amis, nous n'avons qu'à consulter ses lettres et celles du duc de la Rochefoucauld. Dans une lettre qui

n'a pas de date, le grand moraliste demande à son ami Esprit de montrer ses "dernières sentences" à Mme. de Sablé. (1) Une autre fois il dit à Mme. de Sablé: "Voilà encore une maxime que je vous envoie pour joindre aux autres. Je vous supplie de me mander votre sentiment des dernières que je vous ay envoyées. Vous ne les pouvez pas désapprouver toutes, car il y en a beaucoup de vous." (2) Il lui demande même une fois: "je vous supplie très humblement de me mander ce qu'il faut changer à ce que je vous envoie." Et puis, on trouve à la fin de cette lettre une liste de quinze maximes que son amie va critiquer un peu plus tard. (3)

Aux réunions du salon de Mme. de Sablé, nous trouvons aussi l'abbé d'Ailly dont les maximes sont assez médiocres, mais qui ne perdait pas de temps à publier celles de son hôtesse après sa mort. Il y avait Esprit qui nous a donné des maximes en prose et en vers et qui était beaucoup respecté par La Rochefoucauld. Nous y trouvons aussi l'austère Domat qui met ses opinions dans ses Pensées et d'autres hommes plus grands, comme Pascal, Perier, Nicole et Arnaud dont nous ne posséderions pas les ouvrages si les femmes n'avaient pas donné l'essor à ce genre littéraire.

Ces hommes écrivaient pour plaire aux femmes. Cela se voit clairement dans le Discours sur les passions d'amour de Pascal qui nous fait penser à la belle galanterie

(1) Lettre de La Rochefoucauld d'après Cousin. Mme. de Sablé, p. 505.

(2) " " " " " " p. 519.

(3) " " " " " " p. 512.

du cercle de Mme. de Sable' et, quant aux Pensées, nous savons que de 1658 à 1662 pendant que l'auteur était en train de les écrire, lui et ses amis fréquentaient le salon de Mme. de Sable'.

Au sujet des femmes, on peut dire qu'elles étaient très sincères dans ce qu'elles avaient à dire sur les pages soumises à leurs yeux. La comtesse de Maure condamne les réflexions de La Rochefoucauld et la princesse de Guyméné Anne de Rohan, envoya une censure si sévère à Mme. de Sable' concernant l'œuvre de La Rochefoucauld qu'elle veut l'avoir encore pour l'adoucir et ôter quelques passages dans la crainte que Mme. de Sable' la communique à son ami.

D'autres membres de cette aimable compagnie sont la Duchesse de Liancourt, i.e. Jeanne de Schomberg, Marie d'Hautefort et Marie Eléonore de Rohan, abbesse. La Rochefoucauld envoyait ses maximes à cette religieuse et elle loue sa pénétration et sa délicatesse mais ne laisse pas de s'opposer à son idée que le tempérament des femmes fait toute leur vertu. Enfin le grand moraliste était fort redevable à son amie Mme. de La Fayette pour son encouragement, mais celle-ci n'approuve pas le système de La Rochefoucauld en disant que "toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadées de la corruption générale que l'est M. de la Rochefoucauld." (1)

Quant à l'hôtesse elle-même, qui trouvait du plaisir à encourager et à donner une forme plus exquise aux

(1) Lettre de Mme. de La Fayette, d'après Cousin. Mme. de Sable'. p. 158.

Pensées, il vaut la peine de jeter un coup d'oeil sur ce qu'elle a écrit. Il faut avouer que malgré tout ce qu'elle a fait pour les Maximes en général, la plupart des siennes sont médiocres, mais on en rencontre quelques-unes qui sont bien frappantes comme celles-ci: "Etre trop mécontent de soi est une faiblesse; être trop content de soi est une sottise." "Le comment fait la meilleure partie des choses." Le vrai titre à la gloire de Mme. de Sablé consiste dans son influence bienfaisante en groupant autour d'elle et ses charmantes amies des hommes comme La Rochefoucauld et Saint-Evremond et d'avoir donné l'essor à ce genre de réflexions. Il faut admettre que le style de La Rochefoucauld, malgré l'influence de ses amies, est vraiment à lui et que l'écrivain avait le goût pour polir et repolir son travail mais il n'oublait pas de passer ses Maximes à Madame de Sablé, qui à son tour les repassait aux autres membres de sa société. Mais nous ne sommes pas tentés à croire que les belles dames passaient trop de temps à moraliser et à discuter des idées philosophiques car il va sans dire que la plupart d'entre elles préféraient l'harmonie des vers et la délicatesse des sentiments qui se trouvent dans la poésie.

Tout le monde sait que les femmes du dix-septième siècle ont brillé dans les lettres, les mémoires, le roman et les portraits - qu'elles nous en ont laissé des modèles. Mais en considérant d'une manière superficielle le drame et la poésie on se demanderait peut-être ce qu'elles ont fait ici,

car les noms auxquels on pense immédiatement sont Corneille, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, Chapelain, Conrart et Voiture. La réponse se trouve dans la question: "N'est-ce pas avoir de l'influence sur les chefs-d'oeuvre en les inspirant?" Le talent du plus grand poète ne lui sert à rien si l'inspiration n'existe pas et la même chose s'applique également à l'égard de l'art dramatique. Une autre chose c'est qu'il est impossible de ne pas croire à la collaboration réelle et continue des femmes pendant le temps de la composition des ouvrages si on examine un peu la vie des écrivains. Corneille, par exemple, était un des habitués de l'Hôtel de Rambouillet. Il y lit toutes ses pièces avant de les publier et quand le Cid recevait une critique sévère de George de Scudéry, l'Hôtel se déclara ouvertement du côté de Corneille.

Mais les réunions de Madame de Rambouillet en représentent bien d'autres qui servaient de rendez-vous aux poètes et les aidaient à gagner la faveur du roi. La Duchesse de Bouillon n'aurait pu inspirer des oeuvres très morales mais elle aida La Fontaine, Racine et Boileau à se faire connaître en les présentant à ses soeurs la duchesse de Mazarin et la comtesse de Soissons, qui à leur tour les présentèrent à l'aristocratie de Paris.

Molière subit l'influence des vraies précieuses dans plusieurs pièces qui n'ont pas la grossièreté des premières farces, et quant à Racine, célèbre surtout pour la

peinture des caractères féminins, les dames lui ont certainement servi de modèles, et d'inspiratrices. Prenons encore le cas des deux drames, Esther et Athalie - l'auteur ne nous les aurait données sans la demande de Mme. de Maintenon et ses amies de Port-Royal.

En regardant la question générale de l'influence des femmes sur le drame, il est assez difficile de dire exactement ce qu'elles ont fait mais leur influence existe toujours dans l'inspiration des pièces, l'assistance matérielle et intellectuelle fournie aux auteurs et le ton noble et élevé des grands drames de l'époque. Comme arbitres du goût, les femmes insistaient sur la peinture des qualités morales et idéales. On dit souvent qu'elles le faisaient trop en se mettant à critiquer Polyeucte à cause des personnages sacrés qui se trouvent sur la scène, et quelques caractères de Racine parcequ'on voit chez eux le devoir céder à la passion. Peut-être les dames étaient-elles un peu trop sévères à l'égard du théâtre, mais les grands dramatises avaient soin de soumettre leurs pièces avant de les publier, aux critiques féminines, sachant bien que si leurs oeuvres recevaient les louanges de leurs charmantes amies, elles ne pouvaient être médiocres.

Dans le domaine de la poésie nous voyons La Fontaine prenant des sujets pour ses Fables d'une femme du treizième siècle, Marie de France, et espérant plaire à l'imagination féminine de la haute société par ses contes

peuplés d'animaux.

Nous trouvons aussi la poésie légère cultivée dans les réunions de Mlle. de Scudéry par Conrart et Chapelain les fondateurs de l'Académie, et par des hommes comme Voiture, Godeau, Ménage, George de Scudéry, Pellisson, Sarasin, Isarn, Raincy et bien d'autres qui s'occupaient tous de madrigaux, sonnets et petits vers badins. Dans cette compagnie il y a nul grand poète - cependant les membres en écrivant ces poésies légères pour plaire à leurs hôtes ou pour s'amuser eux-mêmes, contribuaient certainement au développement et à la perfection de la forme poétique.

L'influence des salons sur la poésie française est indirecte comme nous l'avons vu à l'égard du drame, sauf dans les cas de quelques femmes comme Madame Deshoulières et la Comtesse de Suze, dont les poésies méritent notre attention. La première, habituée de l'Hotel de Rambouillet et amie des deux Corneille, écrivait des vers qui nous font penser à l'époque avant le règne de Louis XIV. et quelques-uns sont encore cités en proverbes, comme par exemple ses lignes sur le jeu:

"On commence par être dupe,
On finit par être fripon." (1)

Madame de Suze avait du succès auprès des critiques, car Boileau est forcé de louer ses élégies et Voltaire la nomme comme une des personnes célèbres du Grand Siècle. Mais ces

(1) Mme. Deshoulières, Reflexions Diverses, d'après De Broc.
Les Femmes Auteurs. p.83.

deux femmes sont des exceptions dans une société qui se pique de sa grande contribution aux vers français par l'inspiration, l'encouragement et la critique. Passons maintenant à la question de la langue pour voir les changements qui avaient lieu au dix-septième siècle.

Au temps de Montaigne et la Pléiade, les auteurs montrent encore l'influence de la Renaissance. Dans leurs ouvrages il y a beaucoup d'allusions classiques et nous sentons que la Renaissance est assez proche. Nous y trouvons aussi des tournures curieuses et un grand nombre de mots charmants comme "livresque" et "soldatesque" qui n'existent pas de nos jours, et quand on compare cette manière de parler à la notre, on est frappé immédiatement par un style tout-à-fait différent. Il est évident alors que le langage a beaucoup changé. Mais si nous regrettons l'absence de quelques vieux mots que nous avons admirés chez Montaigne, il faut nous rappeler que la langue du seizième siècle avec toute sa force et sa variété avait grand besoin de la précision, la clarté et la délicatesse. Plus tard, au temps de la paix, quand les membres de la haute société eurent beaucoup de loisir, nous trouvons Madame de Rambouillet et ses amis insistant sur la bienséance et la délicatesse du langage. Certes, nous ne voulons pas donner l'impression que les habituées de l'Hôtel se sont proposé la réforme de toute la langue française, mais la conversation des réunions prenait graduellement un ton plus poli que celle de la cour

et en même temps on commençait à s'exprimer avec plus de précision. Cependant il ne faut pas croire que la marquise et ses amis passaient trop de temps à discuter la valeur des mots. Non pas! car nous savons qu'elles voulaient de l'amusement, soit en jouant des tours aux autres membres, soit en dansant ou en discutant toute sorte de choses.

Il y a des personnes qui disent que ces conversations où l'on se plaisait à critiquer les mots sont encore une preuve de l'affectation des salons, mais ils oublient que ce n'était pas seulement le passe-temps de Mlle. de Scudéry et un petit nombre de précieux, mais de toute la société polie qui avait du loisir et du goût pour les choses de l'esprit. Par exemple, des hommes qui n'étaient point précieux, comme le maréchal de Beauvau et le chevalier de Boufflers, ne permettaient jamais dans leur présence une faute contre la langue. De l'émulation et le désir de plaire des femmes comme Madame de Rambouillet on peut tracer la fondation de l'Académie Française et la grande fierté que témoignent tous les français quand il s'agit de leur langue. Les auteurs se moquent généralement de l'Académie dans leur jeunesse mais plus tard leur grande ambition est de se trouver dans l'auguste assemblée.

L'influence des femmes se voit certainement dans l'établissement en 1625 de l'Académie par des hommes comme Conrart, Chapelain et Godeau, tous habitués des salons, qui se donnèrent comme but la pureté de la langue. Et quant aux

changements opérés dans le style de Molière et Voiture - un examen rapide du développement de leurs ouvrages suffit pour montrer qu'ils ont appris à laisser de côté beaucoup des grossièretés qui se montraient sous le nom de naïveté. Mais, outre la fondation de l'Académie et la défense de la crudité, nous sommes redevables aux femmes pour bien d'autres choses à l'égard de la langue française et nous devons nous souvenir toujours que Molière, Boileau et Racine n'ont fait que continuer l'épuration du langage commencée dans la première partie du siècle par Mme. de Sévigné, Mme. de Rambouillet, Corneille, Pascal et leurs amis.

Jetons un coup d'oeil sur d'autres aspects de l'influence des précieuses en général, car vraies ou fausses, elles ont été la cause d'innovations bienfaisantes dans la langue. Nous les voyons introduire des mots nouveaux comme "furieusement", "terriblement" qui viennent d'Italie, ou employer souvent de vieux mots français comme "amusement", "enjoué", qui nous font penser à Montaigne. Quelques femmes, selon Somaize, travaillent à la simplification et à l'uniformité de l'orthographe en épelant les mots selon leur son, par exemple "teste" devient "tête" comme de nos jours, "hostel" "hôtel", "goust" "goût". Le désir de plaire et l'émulation de s'exprimer gentiment, dont nous avons déjà parlé, inspiraient les femmes, les poussaient à se corriger continuellement et leur donnaient le courage de hasarder de nouveaux mots et des métaphores originales.

Tout le monde sait que les précieuses montraient souvent tant de zèle dans l'oeuvre de purifier la langue que quelques-unes arrivaient à ne pouvoir parler que d'une manière extrêmement affectée, mais on a tort de dire que cette façon compliquée de s'exprimer est reproduite par Molière dans Les Précieuses Ridicules, car le grand dramatis-te obtient ses résultats très comiques en exagérant les niaiseries des précieuses. Quelques exemples suffiront pour montrer comme il est difficile de juger la langue des précieuses d'après le dialogue de la pièce. Prenez l'expression "donner dans" et y ajoutez "le vrai de la chose" et vous avez une expression doublement précieuse. Les termes changent en valeur dans la bouche de Cathos et de Magdelon, les plus indifférentes peuvent être comiques et la répétition des mots comme "tour" "tournure" les rend ridicules. Les métaphores, les périphrases et les images dont les précieuses sont folles sont exagérées aussi dans la pièce. La vérité est que les dames des salons parlaient "quasi une langue particulière".⁽¹⁾ On ne peut pas le nier. Dans quelques endroits elles montraient plus d'affectation que dans les autres, mais grâce aux précieuses en général, le style figuré avec sa grande vogue dans la société du dix-septième siècle a eu une influence bienfaisante sur la langue.

Quel étudiant de l'époque ne peut citer "le conseiller des grâces", "les commodités de la conversation"

&c? Si ces expressions nous amusent nous devons en même

(1) Expression tirée du Recueil de Mlle. de Montpensier d'après Roy - Sorel. p. 275.

temps nous rappeler qu'elles étaient nécessaires pour enrichir la langue et que petit à petit les meilleures ont pris l'ascendant. Outre les tournures et les mots absolument comiques, beaucoup n'avaient rien de ridicule excepté leur nouveauté et nous en voyons la preuve dans leur emploi fréquent aujourd'hui.

En effet, c'est l'usage qui consacre les nouveautés, particulièrement dans le domaine de la langue où les femmes sont les vraies arbitres. L'Académie avec son soin jaloux des mots est puissante, mais même les grammairiens se rendent bien compte que "dans les doutes de la langue, il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes."⁽¹⁾ Maintenant, avant de quitter ces charmantes amies d'une autre période que la notre, il faut penser encore pour un moment aux lignes de Prudhomme citées au commencement de cette petite esquisse.

Nous ne sommes pas d'accord avec le savant auteur de La Justice dans la Révolution, car les femmes, dont le pouvoir n'a jamais été plus grand qu'au dix-septième siècle, ont eu une bonne influence sur la vie sociale et littéraire de l'époque, quelquefois sous une forme directe et plus souvent sous une forme indirecte qui est assez difficile à décrire. Ce que nous avons dit d'une façon fort banale a été traité bien des fois par des personnes plus capables de le faire. On pourrait passer des années à développer les différents aspects de l'influence des femmes

mais cette esquisse incomplète servira peut-être à montrer
premièrement que les femmes ont joué un très grand rôle dans
l'âge de Louis XIV. et puis que leur influence apporta non
pas une décadence dans la société et la littérature, mais un
développement et un progrès extraordinaire qui font la gloire
de L'Age d'Or de la France.

S'il est vrai que la Révolution Française
commence à une époque où les femmes dominant l'état, nous ne
devrions oublier qu'après les horreurs de cette période, c'était
dans les salons du dix-neuvième siècle que la société polie se
réunissait de nouveau pour s'intéresser à la littérature.

BIBLIOGRAPHIE

- Ashton, H. Mme. de La Fayette - Sa Vie et Ses Oeuvres. Cambridge, 1922.
- Bertaut, J. La Littérature Féminine d'Aujourd'hui. Paris, S.D.
- Bertaut, J. La Jeune Fille dans la Littérature Française. Paris, S.D.
- Brunetière, F. Etudes Critiques sur l'Histoire de la Littérature Française. Paris, 1913.
- Brunetière, F. Questions de Critique. Paris, 1888.
- Broc, Vicomte de Le Style Epistolaire. Paris, 1901.
- Broc, Vicomte de Les Femmes Auteurs. Paris, 1911.
- Cousin, Victor Mme. de Sablé. Série Nouvelle..
Etudes sur les Femmes Illustres et la Société du Dix-Septième Siècle. Paris, 1877.
- Cousin, Victor La Société Française au Dix-Septième Siècle d'après le Grand Cyrus de Mlle. de Scudéry. Paris, 1905.
- Crane, T.F. Italian Social Customs of the Sixteenth Century. Yale, 1920.
- De Gallier, Humbert Nos Ancêtres chez Eux. Série des Mœurs et la Vie Privée d'Autrefois. Paris, 1912.
- De Gallier, Humbert Filles Nobles et Magiciennes. Série des Mœurs et la Vie Privée d'Autrefois. Paris, 1913.
- Du Bled, Victor La Société Française du XVI. Siècle au XX. Siècle. Paris, 1910.
- Fabre, A. La Jeunesse de Fléchier. Paris, 1882.
- Hanotaux, Gabriel La France en 1614. Paris, 1913.

- Hugon, Cécile Social France in the Seventeenth Century,
London, 1911.
- Le Breton, A. La Comédie Humaine de Saint Simon.
Paris, 1914.
- La Fayette, Mme. de La Princesse de Clèves. Paris, S.D.
- La Bruyère, Jean de Oeuvres Choiesies. Paris, 1920.
Edition, René Radouant
- Livet, Ch. L. Précieux et Précieuses. Paris, 1859.
- Magne, E. Lettres Inédites à Marie-Louise de
Gonzague, Reine de Pologne sur la Cour
de Louis XIV. Paris, 1920.
- Molière Les Précieuses Ridicules. Toronto, 1924.
Edition, H. Ashton.
- Revue d'Histoire
Littéraire de la
France 1913-1914.
- Roederer, P. L. Mémoire pour Servir à l'Histoire de la
Société Polie en France. Paris, 1835.
- Rousselot, Paul Histoire de l'Education des Femmes en
France. Paris, 1883.
- Sévigné, Mme. de Lettres, Paris, 1862. Série des Grands
Ecrivains de la France.
- Saint-René Tail-
landier, Mme. Mme. de Maintenon, translated by Lady Mary
Loyd, London, 1922.
- Somaize Dictionnaire des Précieuses. Paris, 1856.
Edition Ch. L. Livet.
-